

## André VILLARD et l'Afrique

C'était en 1936 à Dakar, vers la fin de l'année, que notre rencontre eut lieu. Plus précisément en décembre, avant les fêtes de Noël. Commis expéditionnaire stagiaire du cadre spécial du Gouvernement Général de l'Afrique Occidentale Française, en service à l'Inspection Générale de l'Enseignement, j'avais déjà des difficultés avec mon chef de service.

On nous avait appris à l'école qu'il fallait se présenter à ses chefs en tenue blanche impeccable. La mode était aux pantalons patte d'éléphant. Le jour de ma présentation M. A... après m'avoir regardé de la tête aux pieds et des pieds à la tête, me dit :

« Eh bien, mon colon, pour un stagiaire, on peut dire que c'est un stagiaire. Et qui t'a payé tout ça ? »

— C'est pas vous...

J'étais mal parti.

Je le quittai pour l'Inspecteur du Service de Enseignement du Sénégal. Le bureau voisin. En décembre, je fus affecté dans les services de M. Albert Charton, Inspecteur général. Ça promettait comme carrière dans l'Administration.

Heureusement, fort heureusement, André Villard un matin vint saluer M. Charton, visite de courtoisie. Il lui demanda quelqu'un pour l'aider dans son travail. Je fus désigné. Seuls, je lui dis :

« Si vous avez confiance en moi, le travail marchera bien, sinon je fais tout juste ce que j'aurai à faire. »

-- C'est-à-dire ?

— Je me conduirai en bon fonctionnaire.

— J'ai besoin d'un collaborateur et non d'un fonctionnaire.

Les cartes étaient sur la table et le jeu fut loyal, fraternel. Il le fut avec moi comme il le fut avec tous les jeunes archivistes-bibliothécaires africains qu'André Villard allait former. Il nous a appris à travailler sans contrainte, sans surveillance tatillonne. Il était attentif aux hommes. Ce qu'il exigeait de ses collaborateurs, c'était que le travail fût exécuté. Il en donnait l'exemple. Il mettait la main à la pâte, travaillant dans la poussière comme nous, aidant même à déplacer des meubles, à les aligner.

Lors du transfert des archives des sous-sols des bâtiments du service géographique au Palais Vadier (ancien I.F.A.N.) tout comme nous et tout comme les prisonniers auxquels il payait à boire et à manger, il affronta les couches épaisses de poussières et les régiments de puces. Il parcourut les huit colonies d'alors pour sauver des archives de la destruction qui les menaçait sans cesse. Pendant ses absences, c'était moi qui assurais la marche des services, ses amis du Cabinet passant certains soirs pour voir si tout allait bien. Les amis africains ne me disaient pas comment va « ton patron », mais « comment va ton grand frère ». Ne venait-il pas me visiter, m'apporter des médicaments à domicile lorsque j'étais malade ? N'étais-je pas souvent invité à ses réceptions ? N'avais-je pas sa procuration pour retirer paquets à la poste et argent à la Caisse d'Epargne ?

Nous discutons souvent de nombre de problèmes, les amis, lecteurs, assistaient parfois à ces discussions. Au cours de l'une d'elles, il me dit :

« Avec les idées que vous avez, restez à Dakar ou allez en France ; ailleurs vous risquez d'être arrêté pour menées antifrancaises. La colonisation ne veut pas être contestée. »

C'était en 1938. Il fut prophète, et en 1953, il envoyait à mes avocats, aux assises, un beau témoignage de moralité.

Il nous encourageait à lire, à écrire et les fins de mois étant difficiles, il nous aidait en disant :

« Il est en France une tradition qui veut qu'on aide les jeunes, je ne fais donc que la suivre. »

Il y avait une équipe de jeunes fonctionnaires français qui montraient de leur pays un visage tout différent de celui que des gens pour mille raisons s'évertuaient à afficher. La plupart de ses amis blancs sont restés les miens. Je ne me souviens pas l'avoir entendu une seule fois élever la voix pour parler à l'un de ses collaborateurs qu'il présentait à tous ceux qui venaient lui rendre visite.

Il a lutté pour la vie des bibliothèques et des archives en Afrique noire francophone. Il a toujours parlé avec enthousiasme des territoires qu'il visitait, de l'avenir de ces territoires.

En savant, il nous permettait au cours de nos discussions d'aborder tous les sujets, même les plus délicats, ceux dont nous parlions entre nous seulement, nous colonisés. Parmi les jeunes Africains d'alors le nom d'André Villard avait une place de choix.

Puis ce fut septembre 1939, la mobilisation, la guerre ; le départ définitif pour la France.

Et ce qui est arrivé si brutalement, si prématurément.

Qu'à des carrefours, on rencontre des hommes de la qualité humaine d'André Villard toujours redonne confiance et rallume la flamme de l'espoir.

**Bernard-B. DADIE.**